

Il lui a semblé qu'on venait d'ouvrir la porte de l'antichambre.

— Il entend un pas maintenant.

On a mis la main sur la clef restée dehors. Cette clef tourne lentement dans la serrure, comme si celui qui la manie avait peur de faire du bruit.

Il rassemble toutes ses forces et le lève vivement.

Avant qu'il ait pu faire un pas, la porte s'ouvre.

Un homme paraît, entre vivement et referme la porte sur lui à double tour, puis il retire la clef, qu'il met dans sa poche.

Le comte, médusé par cette apparition, n'a pu faire un mouvement, ni pousser un cri.

Il contemple l'arrivant avec une sorte de terreur éperdue.

Fait étrange ! Le nouveau venu est le portrait frappant du comte : mêmes traits, même coupe de barbe et de cheveux. Les vêtements mêmes se ressemblent.

Seulement le comte a les yeux doux, presque timides, tandis que le regard de son Sosie, audacieux et cruel, a des reflets fauves comme un charbon d'enfer.

Le comte recule instinctivement à la vue de l'homme comme à la vue d'un reptile.

Son visage exprime le plus grand effroi.

— Toi ! toi ! s'écrie-t-il.

— Oui, moi, répond l'autre sans tressaillir.

Puis il ajoute avec un ricanement :

— C'est tout l'accueil que tu me fais ? C'est peu pour un frère.

— Misérable ! murmure le comte.

Puis, il reprend avec l'accent de la fureur et de la haine :

— Je comprends tout, maintenant ! C'est toi, toi qui m'as volé mon enfant.

L'homme se croisa les bras sur la poitrine... d'un air tranquille.

— Oui, c'est moi, après ?

Le comte lui bondit à la gorge.

— Tu vas me le rendre !

— Je suis venu pour cela.

Le comte étouffa un cri de joie.

— Mais avec certaines conditions, reprit le premier.

— Je souscris à tout, pourvu que je revoie mon fils.

— Ecoute-moi donc ! fit le frère. Et ne me regarde pas comme si tu voulais me dévorer.

De la main il indiqua un siège au comte, puis il s'assit à son tour.

C'était lui qui semblait faire les honneurs de l'appartement de son frère.

Il reprit après une pause :

— Nous sommes frères tous les deux... frères jumeaux...

Je me nomme Jean de Kermor et toi Julien de Kermor...

Je suis ton aîné d'un jour... Et cependant tu es riche, et je suis pauvre... C'est à toi qu'est allé tout l'héritage.

— Parce que tu as fait mourir mon père de chagrin, dit vivement Julien, et que tu as mangé ta part.

— Parce que tu gardais la maison et que tu l'as circonvenu.

Le comte eut un sursaut d'indignation.

— Moi ? fit-il.

— Oui, toi.

— Mensonge ! Je ne tiens pas tant aux richesses.

— J'y tiens, moi... Je ne tiens même qu'à cela.

— Ainsi, c'est pour m'arracher une partie de ma fortune que tu m'as pris mon fils ?

Un éclair fauve s'alluma dans les yeux de Jean de Kermor.

— Une partie ! s'écria-t-il en ricanant. Ce n'aurait pas été la peine de me déranger.

Julien se leva.

— Que veux-tu dire ?

— Tout ! je veux tout ! cria Jean, qui se leva à son tour.

Les deux frères étaient debout, front à front, ayant la même taille.

— Cette fortune appartient à mon fils, déclara Julien qui s'efforçait de garder son calme.

— Mais ton fils m'appartient jusqu'à nouvel ordre, riposta Jean.

— Je te le ferai rendre, maintenant que je sais qui l'a volé, où il est.

Jean ricana.

— Où est-il ?

— Nous le trouverons bien... Nous ne sommes pas ici en Amérique, d'où tu viens... Il y a la justice, et pour commencer...

Le comte tendit la main vers le cordon de sonnette.

Jean lui retint le bras.

— Tu vas sonner et me faire mettre dehors ?..

— Je vais sonner et te faire arrêter comme un bandit, comme un voleur d'enfants que tu es, cria Julien que la fureur transportait.

— C'est le glas de ton enfant que tu sonnerais, répliqua tranquillement le gremlin.

Puis il reprit :

— Moi seul connais la retraite de ton fils... Moi seul peux te le rendre... S'il m'arrivait malheur, si j'étais arrêté, une heure après mon arrestation ton fils serait mort.

— Infâme ! hurla Julien.

— Il faut prendre ses précautions avec toi. Tu vois que j'ai bien fait de me garer.

— En somme que veux-tu ? reprit le comte.

— Je te l'ai dit, ta fortune.

— Toute ?

— Toute.

— Je ne puis pas laisser mon fils dans la misère.

— Il travaillera... ça lui fera du bien... La noblesse ne travaille pas assez aujourd'hui.

— Et moi ?

— Tu travailleras aussi.

— Ce n'est pas pour moi que je m'inquiète. Et si je refusais néanmoins ?..

Une flamme sombre s'alluma dans les yeux de Jean de Kermor.

— Si tu refusais, dit-il en écrasant son frère du poids de sa force, si tu refusais !... sache que je suis décidé à tout. Je n'ai plus rien et il me faut de l'argent, beaucoup d'argent.

Ses yeux devinrent plus sauvages... Ses poings se crispèrent.

— Si tu refusais, enfin, reprit-il d'un ton plus menaçant, je tuerais ton fils... et je te tuerais !

En même temps il avait saisi les mains de Julien et les serrait à les brôyer...

Le comte jeta un cri de détresse qui perça les murs de la chambre.

V

Jean de Kermor s'était précipité sur son frère, l'avait saisi à la gorge.

— Ah ! tu deviens bruyant, clama-t-il, tu veux me perdre... prends garde !

— Au secours ! à l'aide ! essaya de crier le comte, dont la voix devenait rauque, étranglée, sous la pression des doigts de son frère.

Ses traits s'altéraient. Ses bras battaient les murs dans des mouvements désordonnés, pour faire du bruit.

Jean de Kermor était devenu terrible. Ses yeux brûlaient de fureur. La peur d'être dérangé, d'être pris, l'avait rendu comme enragé. Ses doigts crispés s'enfonçaient dans le cou de son frère, qui mollissait, n'ayant déjà plus de résistance.

Julien, affolé, voulut tenter un dernier effort pour sauver son fils.